
Daniel Besnehard

Arromanches

Une mort simple



éditions
THEATRALES

Arromanches

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre et à les accompagner.

Pour proposer des textes à lire et à jouer.

© 2011, éditions Théâtrales,
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil
www.editionstheatrales.fr

ISBN : 978-2-84260-562-9
Numérisation réalisée par i-Kiosque

La première édition papier d' *Arromanches* a paru aux éditions Théâtrales in *Malá Strana/Neige et Sables/Arromanches* sous l'ISBN : 978-2-85601-135-5.
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1986.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration (article L. 122-5-2 et 3), toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L. 122-4-1.) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie). Pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique d' *Arromanches*, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.

Daniel Besnehard

Arromanches

Une mort simple

OUVRAGE NUMÉRISÉ
AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions
THEÂTRALES

PERSONNAGES

Marie

Louise, sa mère

En France. Dans les années quatre-vingts.

Une chambre d'hôpital.

Mobilier médical.

I

*Une chambre d'hôpital. Murs beige-sale.
Un lit. Une femme est couchée. Elle est reliée à des appareils de
réanimation par un système complexe de tuyaux. Une jeune
femme est à son chevet.*

Marie: Aucun nuage, aucune brume, le ciel est sans perturbation. D'un bleu dur dans l'été. De la nuit, je suis sortie. Abandonnée au jour, je marche dans le matin. Je marche. Plus de questions. Ni celles qui portent déjà leurs réponses, ni les autres qui n'en supposent aucune. Hôtel du Beau Rivage, Arromanches, j'habite là depuis une semaine. De la plage, j'apercevais au loin sur la plaine le bâtiment. Haut, très haut, lourd et massif. Si proche du lieu de mon loisir, cet hôpital. J'étais coupable de cette proximité. 19^e étage, chambre 54. Ma mère est là, libérée d'une inconscience de six semaines. Dans la matin, j'avance le long des champs, entre goudron et blés blonds. Au-dessus de ma tête, le vol des mouettes venues du rivage. Elles planent, se posent sur la terre rouge labourée, s'effrayent de l'approche des tracteurs et s'envolent. Protégés par les vitres de leurs cabines, des hommes larges d'épaules me remarquent sur la route. Ils détournent vite leurs regards fascinés par la puissance de leurs machines qui défoncent la terre. La travaillent-ils encore en paysan ?

J'arrive par le parking réservé aux médecins. Les carrosseries lustrées de leurs grosses voitures réfléchissent les premiers rayons de soleil. 19^e étage, chambre 54. Elle est là derrière la porte. Cette cloison sonore nous sépare encore.

Revenir auprès de celle dont je suis sortie, c'est le seul choix. J'ai marché avec cette angoisse-là d'avoir cette porte d'hôpital à pousser. J'ai peur.

19^e étage. Chambre 54. Ma mère est derrière la porte. Assise ou étendue, lucide ou endormie, en souffrance ou apaisée par le médicament, elle est là. Un bouquet de marguerites et de

coquelicots à la main comme une gosse de la campagne de l'école, je reviens. (*Marie frappe à la porte.*)

Louise: Entrez.

Marie: Bonjour.

Louise:

Marie: Je suis, Marie, c'est moi. On m'a dit que tu étais malade. Je suis en location à Arromanches. C'est bien tard. Je regrette. Tu as un vase?

Louise: Je ne sais pas. Je suis fatiguée. (*Elle ferme les yeux.*)
Éteins la lumière.

II

Marie: 19^e étage. Chambre 54. Des tuyaux partent du nez de ma mère vers des appareillages complexes. La survie est assurée. Je suis assise à son chevet dans le silence. Elle dort, ouvre un œil, se rendort ou feint de s'endormir. Je n'ai plus le goût du soupçon. Je la regarde. Elle fait partie de ces femmes dont le visage n'est jamais aussi beau qu'au repos. Je suis partie de chez elle après la mort de mon père. Ce printemps, j'ai quitté mon mari. Pour bilan, les remords. Rien d'autre à faire? On ne taille pas dans la vie sans se couper.

Marie: Tu veux boire?

Louise: Va-t-en d'ici.

Marie: De l'eau? 19^e étage. Chambre 54, je me nourris du repas prévu pour ma mère malade. Je campe dans sa chambre. Squatter dans une réserve de souvenirs.

De mon lit, à la ferme, j'entends mon père qui hurle après mon frère. Il l'a réveillé avec un seau d'eau. Il devrait déjà avoir fini de traire. Raymond dévore tard la nuit des cinérevues avant de s'endormir. La poitrine de Gina Lollobrigida et les jambes de Virna Lisi moulent ses rêves. Il voudrait vivre en ville, là où les gens ne se couchent pas comme les poules ni se lèvent comme les coqs.

Les lundis matin, avant les odeurs d'encre dans les études, de sueur dans les dortoirs, je me lave dans une cuvette de faïence fleurie de bleu. Je ne descends jamais dans la grande cuisine commune faire ma toilette auprès du feu. Solitude glacée de ma chambre. En bas, ma mère se coiffe. Mon père ordonne le travail à son fils comme au dernier des valets. Dans un flot d'injures. Je ne comprends pas pourquoi celui dont je n'ai entendu jamais la voix me réprimander, épuise autant de hargne contre son garçon. Viendra vite le temps où le fils abattra les arbres et le père mettra en fagots les brindilles. La force précède toujours un déclin.

La traite est finie, père, fils et mère s'installent autour de la grande table de bois. J'arrive la dernière. Après une soupe épaisse, ils avalent des tartines de saindoux et du petit salé. Je tire au cœur devant le reste de chocolat du dimanche. Mon père me dévisage. Je suis sa fille unique et protégée. Je ne dis rien. Comme un silence trop long ne peut être vide, ma mère y entend le mépris. Chaque lundi, une litanie de réflexions identiques. Je suis séparée d'eux. Dans mon cartable, il y a les marques de cette séparation, des livres d'anglais, d'allemand et de philosophie, des mots étrangers à leurs consciences. Comme le pot à lait vide, j'attends d'être remplie d'autre chose. Ils sont là, eux, entiers dans la manière franche et précise dont ils tranchent le cochon, dont ils avalent leurs tartines. Face à moi, ils sont là dans la plénitude des gestes utiles. Je ne dis rien. J'essaye encore de partager ce pain dont ils me tendent une grosse miche. Ils mastiquent. Je mastique. Mon père se lève, il va sortir la Juva 4 de la remise. Chaque lundi, il me conduit au lycée Émile Maupas de Vire. Souvent, l'hiver la route est verglacée. Mon père me pose avec prudence des questions sur mes professeurs, sur ce que j'apprends. Il se vante de connaître les noms de toutes les sous-préfectures. Il aime mon instruction. Je ne le vois jamais si heureux que le jour de la distribution des prix. Il est fier, il a sa revanche. Il rêvait d'être instituteur. Le samedi, il vient me reprendre à la pension. Un paquet dans les mains. Un livre que je dévorerais le dimanche. Recluse dans ma chambre.

Daniel Besnehard

Arromanches

Une mort simple

Marie, après une longue séparation, retrouve sa mère à l'agonie dans un hôpital d'Arromanches, sa ville natale. Résurgences du passé, passif de la mémoire, toute une vie se raconte jusqu'au dernier souffle.